

Toute la vérité sur le fils d'Einstein

Par [Simon Veille Historien et journaliste](#) —

En 1949, Albert Einstein répond à l'écrivain Max Brod qui s'offusquait des erreurs colportées sur l'un de ses livres : «*Comment pouvez-vous prendre cela au sérieux ? On a déjà publié tant de mensonges éhontés et d'histoires complètement fausses à mon sujet que je serais depuis belle lurette dans la tombe si j'y avais prêté attention*».

Laurent Seksik nous donne dans *le Cas Eduard Einstein*, publié chez Flammarion, sa version de la triste histoire du fils schizophrène d'Albert Einstein. Un bon roman se laisse déguster comme du bon vin et l'écrivain nous offre là un excellent millésime.

L'ancien interne en psychiatrie Seksik s'est donc mis utilement dans la peau d'Eduard. Il se fait l'ambassadeur d'un fils fragile trop souvent oublié, submergé par l'ombre de son père : «*Il n'y a pas de place dans ce monde pour un autre Einstein*» clame le fils.

La plongée dans l'esprit torturé du fils d'Einstein est convaincante et on sent un travail bien mené sur la maladie psychiatrique et ses pesanteurs. Après tout un «fou» est une personne dont on n'a pas réussi à déchiffrer l'alphabet, la raison cachée et les souffrances secrètes. Le rythme de la narration est trépidant et dans un dialogue polyphonique, on valse d'une voix à l'autre, celle de la première femme d'Einstein, Mileva, toute dévouée à son fils malade, celle d'Eduard qui vacille dans la folie et enfin celle du père Albert Einstein tout à la fois désemparé, triste et distant à l'égard de son rejeton. Tous les ingrédients de la tragédie sont là. Lorsque les inventions de Seksik servent à compléter ce qu'on connaît déjà sur la famille de l'illustre physicien, il fait parfaitement son job de romancier talentueux.

Mais lorsqu'un «expert» einsteinien débarque dans le roman et trébuche sur des vérités assommées ou à demi-agonisantes, il pousse des petits cris d'orfraie. Rien de bien émouvant me direz-vous ! De toute évidence le «roman» de Seksik puise sa matière première dans les mines de la tragique réalité, celle de la «vraie» histoire d'Eduard Einstein, né en 1910 et mort en 1965. La photo de couverture, datée de 1933, présente d'ailleurs Einstein et son fils à la clinique de Burghölzli en Suisse lors de leur toute dernière rencontre. De quoi accréditer le fait qu'on va bien parler de la «véritable» histoire et non proposer au lecteur un thriller psychologique totalement ancré dans la fiction. Mais du coup, peut-on se cacher derrière l'étiquette «roman» pour justifier les descriptions fantaisistes d'un être qui a vraiment existé ?

Le doute se confirme lorsqu'on regarde des plus près des détails apparemment authentiques. Ainsi ni la date de naissance d'Eduard, ni celles du mariage d'Einstein ou du baptême des deux rejetons en Serbie, ne sont correctes. Franchement, rien de bien grave. L'auteur a peut-être été un peu inattentif ou simplement distrait. Mais les «faits» douteux se multiplient. En poursuivant la lecture, on tombe sur un bien plus gros «pépin» quand le Docteur Seksik fait subir au fils Einstein à partir de 1930 des «cures d'électrochoc» au point

que «Mileva ne préfère plus compter les séances». Cette technique, souvent considérée comme une torture, n'a pourtant fait son apparition qu'à la toute fin des années 30 et la clinique de Burghölzli, où était interné régulièrement Eduard, ne l'a pas utilisée avant 1940. Cet anachronisme est gênant car dans ce cas Seksik ne se contente pas d'inventer une histoire possible, une invention qui pourrait combler les faits ignorés, mais tombe dans une «fiction dépourvue de science». Or tout laisse croire qu'il s'agit d'un «roman vrai» faisant appel aux informations concernant la famille Einstein.

Soyons francs, déjà de son vivant, Albert Einstein a choisi de glisser sur les mensonges, les erreurs et les légendes car il a compris qu'il ne servait à rien de contrer l'hystérie pathologique qui entourait sa personne. Du coup, de biographies en biographies, des histoires fantaisistes se propagent qu'elles soient le fruit de faits embellis ou de pures inventions. Ainsi, la plupart des biographes, et dans notre cas Seksik, puisent dans des livres comme celui du gendre d'Einstein Dimitri Marianoff (*Einstein : an Intimate Study of a Great Man*, 1944), ou celui d'Antonina Vallentin (*Le drame d'Albert Einstein*, 1954). Concernant cette dernière, Einstein écrit fin décembre 1954 : «l'auteur ne me connaît que superficiellement et ce qu'elle dit de moi n'est pour l'essentiel que pure invention.» L'influence bien palpable dans le récit de Seksik de l'ouvrage controversé de Desanka Truhovic-Gjuric sur Mileva pose également problème. Les auteurs de ces livres remplacent en partie les faits historiques par des affirmations extravagantes. Peut-on blâmer Seksik de n'en avoir rien su ?

Toujours est-il qu'il débute son «roman» avec l'internement d'Eduard en 1930 alors que la correspondance de la famille, accessible aux Archives Einstein de Jérusalem et citée dans maintes publications depuis les années 1990, démontre que le fils cadet d'Einstein se portait bien à cette époque. En réalité, son premier internement date de l'automne 1932 et Eduard n'a pas passé «la moitié de son existence» à végéter dans la clinique psychiatrique de Burghölzli comme nous le fait croire Seksik. D'après le dossier de tutelle, disponible aux archives municipales de la ville de Zurich, ses séjours cumulés ne dépassent pas quatorze ans.

Dans ce contexte, est-il opportun d'évoquer la triste légende, reprise par Seksik, de la mort du petit-fils d'Einstein, Klaus, qu'il impute à l'adhésion de ses parents à une secte dont les membres refusent tout traitement autre que la prière ? Hans-Albert Einstein et sa femme n'étaient pas des illuminés. Un livre à paraître de R. Ettema et C. F. Mutel sur Hans-Albert confirme que le médecin a diagnostiqué un simple rhume avant de s'apercevoir trop tard de la diphtérie du garçon.

L'histoire autour de la petite Lieserl, effectivement née en 1902, objet d'innombrables recherches largement publiées et discutées depuis des années, n'est pas plus vraie que la précédente. Seksik a-t-il été négligent dans le traitement de certaines informations ou bien a-t-il délibérément choisi l'invention de certains faits et dans quel but ? En espérant que le talentueux Laurent Seksik me pardonne de lui avoir ainsi gentiment volé dans les plumes...

(Merci à Barbara Wolff, des Archives Einstein de Jérusalem, qui m'a aidé à trouver mon chemin à travers la jungle des mythes.)